

Mon père était à Montecassino, il a combattu dans le 2^e corps polonais, avec le général Anders. Il a été blessé près de Recanati, en remontant l'Adriatique jusqu'à Bologne. Il était en convalescence dans une ferme lorsqu'il a fait la connaissance

HELENA JANECEK

Les hirondelles de Montecassino

roman traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli

d'une jeune fille des Marches. Ma mère, raison pour laquelle il est resté en Italie. L'Italie : c'est pour ce motif que, plus de soixante ans après, j'ai dû épeler mon nom de famille au téléphone.

LETTRES ITALIENNES
série dirigée par Marguerite Pozzoli

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Surnommée “la Stalingrad italienne”, la bataille de Montecassino a été l’une des plus féroces de tous les temps. Autour de cette abbaye bénédictine, tenue par l’armée allemande, moururent, durant quatre engagements, de février à mai 1944, plus de 50 000 hommes. Elle représenta aussi, pour l’armée polonaise du général Anders, l’occasion d’affirmer l’héroïsme des Polonais, qui comptaient un millier de juifs. Mais les combattants étaient aussi maghrébins, américains, britanniques, indiens, népalais ou maoris...

Pour Helena Janeczek, écrivain d’origine polonaise, dont une partie de la famille a été engloutie dans les camps de la mort, Montecassino n’est pas une bataille comme une autre, mais “un goulot de montagnes, de vallées et de rivières” où se sont croisés une multitude de destins, illustres ou aujourd’hui noyés dans l’oubli, “un lieu qui nous contient tous”. Dans ce livre puissant et foisonnant, elle confronte présent et passé, questionne, là où la mémoire des survivants est défaillante, les textes du général Anders ou de l’écrivain Gustaw Herling. La réalité autobiographique se mêle à l’invention romanesque et au travail d’archives, dans une démarche audacieuse et quasiment inédite, dans un même objectif : tenter de combler les vides, faire revivre des hommes et des femmes parfois écartelés entre leur identité et le drapeau sous lequel ils ont combattu. Quant à la langue d’Helena Janeczek, elle est aussi apte à communiquer l’effroi de la guerre qu’à manier l’arme de l’ironie, quand elle ne choisit pas la pudeur ou le “voile du mensonge, par piété filiale, pour confier la vérité à la littérature, et aux hirondelles”.

HELENA JANECZEK

Helena Janeczek est née à Munich, dans une famille de juifs polonais. Installée en Italie en 1983, elle vit près de Milan. Elle a publié un recueil de poèmes en allemand et, en italien, les romans Lezioni di tenebra (Mondadori, 1997 ; Guanda, 2011) et Cibo (Mondadori, 2002). Elle collabore également à plusieurs revues. Les Hirondelles de Montecassino a été couronné par plusieurs prix littéraires en Italie (premio Napoli 2011, premio Nazionale Pisa 2011, premio Comisso...).

Titre original :

Le Rondini di Montecassino

Éditeur original :

© Ugo Guanda Editore S.p.A., Parme, 2010

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01472-8

HELENA JANECEK

Les hirondelles
de Montecassino

roman traduit de l'italien
par Marguerite Pozzoli

ACTES SUD

Pour mon père et pour mon fils.

AVANT LA BATAILLE

Milan, piazzale Dateo – Segrate, automne 2007

Tout ce qui se produit partout à tout moment est le passé.

GUSTAV LANDAUER, philosophe anarchiste,
ministre de la Culture de la République bavaroise,
lapidé par les milices de droite en 1919.

La guerre est le père de toute chose.

HÉRACLITE

Mon père était à Montecassino, il a combattu dans le 2^e corps polonais, avec le général Anders. Il a été blessé près de Recanati, en remontant l'Adriatique jusqu'à Bologne. Il était en convalescence dans une ferme lorsqu'il a fait la connaissance d'une jeune fille des Marches. Ma mère, raison pour laquelle il est resté en Italie.

L'Italie : c'est pour ce motif que, plus de soixante ans après, j'ai dû épeler mon nom de famille au téléphone. En m'entendant le répéter, le chauffeur de taxi m'a demandé si par hasard j'étais polonaise, comme lui.

Je lui demande : "Vous saviez que les soldats polonais, quand ils épousaient une Italienne, perdaient le bénéfice de la nationalité que les Anglais avaient accordé à ceux qui les avaient toujours aidés contre les nazis?" pendant que, au bout de la route, je vois déjà l'échangeur qui marque la sortie de Milan.

Non, il ne le savait pas.

Je lui raconte que les Polonais en exil ont émigré avec leurs femmes dans les endroits les plus reculés du monde, de l'Argentine à l'Australie. En Italie, après la guerre, il en est resté très peu, environ deux cents, en plus des quelque mille enterrés au pied de l'abbaye bénédictine. Pendant un demi-siècle, cette poignée d'anciens combattants a pris soin du cimetière, transmis le souvenir de la bataille, maintenu vivant le lien avec la Pologne.

"Vous n'y êtes jamais allé? Vous connaissez encore *Czerwone Maki na Montecassino*, en Pologne?"

La journée avait mal commencé, train en retard, taxi pour arriver à l'heure, discussion avec l'employé de la société de téléphonie, mais les choses semblent s'arranger. Quand nous sommes dans la

via Corelli, je me lance dans la chanson des coquelicots de Montecassino, et le chauffeur de taxi se joint à moi pour le refrain.

Je lui dis : “Do widzenia!” en guise de salut, en arrondissant la somme plus que d’habitude, et je me dirige vers le bureau en chantonnant.

Les choses auraient pu se passer ainsi, ce matin d’automne, si tout cela m’était venu à l’esprit. Mais je n’ai jamais raconté au chauffeur de taxi que mon père a combattu à Montecassino. Je lui ai seulement dit qu’il venait de Pologne, et peu importe si une autre réponse, n’importe laquelle, aurait satisfait sa curiosité : “D’où est-il, votre père? Depuis quand êtes-vous en Italie? Vous avez encore de la famille en Pologne? Où vivent-ils? Vous vous voyez, quelquefois? Comment ça se fait que vous ne parliez pas le polonais?”

Je peinais, cherchant des réponses crédibles, je payais, avec la maladresse des mensonges improvisés, la sincérité de ma première réponse. Je m’étais attribué une mère italienne rien que pour justifier ma faible connaissance du polonais, mais je n’avais pas prévu les autres questions. Et donc, je m’empêtrais, répondant par des demi-vérités et découvrant que l’invention ne marche pas quand elle découle de la constriction, que les mensonges nés par hasard ne sont pas beaux. Peut-être que l’homme qui me les avait soutirés ne s’en était pas rendu compte, et j’étais la seule à le remarquer. Je remarquais l’écart abyssal entre ce que je racontais et ce que je cachais, la fragilité du bouclier de mots derrière lequel je m’abritais, sans besoin réel.

Il aurait suffi d’un mot – Montecassino – pour qu’il me voie entièrement bardée d’armes, et en uniforme. Il aurait suffi que je connaisse vraiment la chanson des coquelicots rouges, au lieu de l’avoir simplement entendue dans un documentaire sur la conquête polonaise de l’abbaye en ruine, interprétée par la voix du ténor Adam Aston, déjà très populaire avant la guerre. Il est immortalisé dans des films romantiques, où le héros prend la main de l’héroïne sur les notes langoureuses d’un tango entonné par l’homme en frac, au centre d’un petit orchestre tzigane. Il aurait suffi de savoir que, de son vrai nom, il s’appelait Adolf Loewinsohn, c’était un juif né à Varsovie, il s’était retrouvé dans

un théâtre de Lviv en 1939 et avait quitté l'Union soviétique en 1942, avec l'armée du général Anders. Mais sa plus grande contribution patriotique, il l'avait apportée en enregistrant cette chanson à la mémoire de ses compagnons morts au milieu des coquelicots, en 1944, à Rome.

Mon père aussi chantait bien et était un juif polonais : comme ma mère, mes grands-parents, mes oncles et mes tantes, tous les membres de ma famille restés, certes, en Pologne, mais en tant que morts. Voilà ce que je ne voulais pas révéler au chauffeur de taxi trop curieux, à plus forte raison quand j'ai su d'où il était originaire.

Kielce : ville natale de l'écrivain Gustaw Herling, ancien déporté du Goulag soviétique, ancien militaire du 2^e corps, ancien combattant de Montecassino. J'aurais pu faire ce rapprochement pour le chauffeur de taxi, alors que le nom de cette ville m'évoquait seulement autre chose.

Kielce : lieu du premier grand pogrom de l'après-guerre, massacre d'environ quatre-vingts juifs survivants, ce qui incita mes parents à quitter définitivement la Pologne.

Mon père aussi, comme le célèbre chanteur Adam Aston, portait un nom différent de celui sous lequel il est né. À cette différence près qu'il ne s'agissait pas d'un nom d'artiste, mais d'un nom qui lui avait permis de survivre.

S'il l'avait abandonné pour reprendre son nom juif, le Polonais de Kielce ne m'aurait rien demandé, dans son taxi.

Mais le faux nom de mon père est mon nom de famille. C'est avec celui-ci que je suis née et que j'ai grandi, j'en ai expliqué l'origine des milliers de fois, et on me prend souvent pour une immigrée, pour une *badante*^{*}, voire pour une femme facile, car en Italie, aujourd'hui, je porte un nom slave. Comment puis-je considérer comme faux quelque chose qui m'a imprimé sa marque ? Comment pourrait l'être ce nom auquel mon père doit sa vie, et moi la mienne ? Qu'est-ce qu'une mystification quand

* On appelle ainsi, en Italie, les femmes d'origine étrangère, souvent d'Europe de l'Est, qui s'occupent, à domicile, des personnes âgées. Le mot vient du verbe *badare*, "s'occuper de". (Toutes les notes sont de la traductrice.)

elle s'incarne, quand elle possède le vrai pouvoir de modifier le cours de l'histoire, quand elle agit sur la réalité et que celle-ci, à son tour, en est transformée? Que devient le mensonge, lorsqu'il est salvateur?

Et enfin, je me demande aussi quelles histoires je peux raconter, face à cela. À quelle invention puis-je recourir, étant le témoin en chair et en os du fait que, entre le vrai et le faux, entre la réalité et la fiction, court parfois la frontière ténue qui sépare la vie de la mort? Que puis-je raconter en sachant que, face à une existence conservée grâce à un faux papier d'identité, s'ouvre un gouffre vertigineux de vrais noms, de noms oubliés, de noms perdus, de noms disparus : familles exterminées, civils de toute nationalité calcinés par les bombardements, corps déchiquetés et méconnaissables, cadavres jamais récupérés sur les lieux des combats, soldats inconnus.

Moi, Helena Janeczek, née à Munich, résidant depuis plus de vingt ans en Italie, d'origine polonaise parce que mes parents juifs venaient de Pologne, et, plus encore, parce que je porte un nom slave, un jour d'automne, sans le chercher consciemment, j'ai trouvé un lieu : un coin du monde qui s'est révélé bien plus qu'un prétexte pour remplacer une série de mensonges maladroits par une histoire, tellement légendaire pour qui l'écoute qu'elle interdirait toute question.

Au centre, il y a une abbaye : le premier monastère d'Occident, détruit à quatre reprises. Au-dessous, à quelques pas, le cimetière polonais. Un peu plus bas, juste à la sortie de Cassino, celui du Commonwealth. Les Allemands sont enterrés à Caira, les Américains à Anzio, les Français à Venafro, les Italiens à Mignano-Monte Lungo. Des soldats morts durant la campagne d'Italie et surtout pendant la bataille de Montecassino, expression qui englobe les quatre offensives des Alliés, de janvier à mai 1944. L'abbaye a été reconstruite, laissant entrevoir les fondations d'un temple romain mises au jour par les bombes ; le sommet sur lequel elle s'élève est couvert d'une végétation épaisse, qui cache les dernières traces des combats. Seuls les morts sont plus nombreux que ceux qui reposent dans les sanctuaires voisins : plus de trente mille. Trente mille, sur des millions. Des millions d'hommes aspirés des lieux les plus éloignés du monde et vomis dans le goulot d'une vallée entourée de montagnes.

Parmi eux figurait un cousin de ma mère : Dolek Szer. Peut-être un très cher ami de ma famille, Emilio Steinwurz, y avait-il combattu lui aussi. Tous les deux dans le 2^e corps. Mais seul quelqu'un comme le chauffeur de taxi de Kielce peut savoir que les Polonais ont participé à la libération de l'Italie. Nul ne se soucie de mentionner les Canadiens ou les Néo-Zélandais, alors qu'on parle des Anglo-Américains, ou "Américains" tout court. On a même oublié les Italiens, qui ont participé à la guerre au côté des Alliés, dans les troupes régulières de l'armée, et non en tant que membres de la Résistance. Et donc, il n'est pas étonnant que presque personne ne se souvienne des Indiens, des Népalais, des Maoris, des Algériens, des Nippo-Hawaiiens, des Brésiliens, des Sénégalais, des juifs venus de Palestine avec la Brigade juive, et de tous les autres soldats du monde entier qui se sont retrouvés en Italie. Ils ont combattu en Italie, et c'est en Italie que, souvent, ils sont morts, car le tourbillon qui les a engloutis ne s'appelait pas simplement "guerre", mais "Seconde Guerre mondiale".

Seconde Guerre mondiale : c'est de là, datable grâce à un faux passeport, que je tire mes origines. Seconde Guerre mondiale : une et indivisible. Un seul tourbillon qui aspire presque chaque lieu de la terre, chaque animal et paysage, et qui, en les jetant pêle-mêle, unit et divise les hommes. Trop vaste pour qu'on puisse l'appréhender tout entière, trop étrangers, ses acteurs, pour qu'on puisse les saisir sans le véhicule de l'imagination. Et pourtant trop vraies, leurs vies et leurs morts corrodées par l'oubli, pour ne pas tenter d'adhérer le plus possible aux sources qui dessinent leurs trajectoires et attestent de leur passage d'un continent à l'autre, du temps passé au temps présent.

Mon père n'a jamais combattu à Montecassino, il n'a jamais été un soldat du général Anders. Mais par ce goulot de montagnes, de vallées et de rivières de la Ciociaria*, quelque chose de mien est sans doute passé : de moi perdue et retrouvée en un point géographique, un lieu qui nous contient tous.

* Région comprenant les territoires au sud-est du Latium, immortalisée en 1960 par le film *La Ciociara*, de De Sica, tiré du roman homonyme d'Alberto Moravia.

